

Traduction et acculturation : de la collusion à la collision /
Fayza el Qasem. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — N° 1 (1995), pp. 35-45.

I. Traductions — Histoire et critique.

PER L1037 / FL70584P

TRADUCTION ET ACCULTURATION : DE LA COLLUSION A LA COLLISION

Dr. Fayza EL QASEM
Université Paris III-Sorbonne Nouvelle

Lorsque deux langues sont en contact, il n'y a pas que des emprunts qui se produisent. Une inévitable collision (absorption) se produit. Elle se traduit dans un premier temps par une imprégnation des formes syntaxiques de la langue d'accueil par celles de la langue dominante. Puis dans un deuxième temps, par l'affranchissement de la langue d'accueil à mesure que les réalités, les notions puisées telles quelles dans la culture dominante, avec leurs appellations d'origine, se voient attribuer une désignation.

Il importe de remplacer ce phénomène dans le cadre de l'acculturation et voir par la suite ses rapports avec la traduction, telle que nous l'entendons.

Notre démarche sera essentiellement empirique, bâtie sur l'observation.

Le terme d'acculturation qui date de 1880 apparaît pour la première fois en anthropologie. Il désigne **les contacts et l'interpénétration** qui ont eu lieu entre civilisations diverses.

L'acculturation est ainsi l'étude des différentes étapes de cette interpénétration que l'on peut résumer ainsi :

- | | |
|------------------------------------|-----------------------|
| 1-Etape du conflit/heurt | مرحلة النزاع/الاصطدام |
| 2-Etape de l'ajustement | مرحلة الضبط |
| 3-Etape de synchrétisation | مرحلة الانصهار |
| 4-Etape de l'assimilation | مرحلة الدمج |
| 5-Etape de la contre-acculturation | مرحلة التثاقف المضاد |

Si l'on compare ces processus à ce qui se produit quand deux langues ou deux cultures sont en contact, on constatera qu'ils correspondent aux phénomènes de la rivalité/compétition. التنافس, de l'adaptation التلاؤم, de l'assimilation الدمج.

Par ailleurs, si les cultures en contact sont relativement homologues, comparables, les changements qui se produisent peuvent être mineurs. Par contre, si les valeurs culturelles sont hétérogènes, parce que s'enracinant dans une géographie et une histoire qui leur sont propres, alors les changements qui en découlent peuvent être conséquents.

Dans un premier temps, il y a une sorte d'opposition/de collision entre la culture d'accueil et la culture dominante.

Le contact entre les deux cultures se prolongeant, la culture d'accueil finit par sélectionner, tirer, certains aspects de la culture dominante pour les intégrer à la culture nouvelle en gestation qui, naissant de cet échange fécond, a pour objectif de concilier les valeurs des cultures en présence.

La conclusion qu'on peut en tirer est que l'acculturation (التشاقف) implique l'idée d'ouverture sur l'autre, de pénétration d'un monde nouveau, l'idée de greffe et d'accueil de l'étranger.

Transposé sur le plan linguistique, on s'efforcera d'établir les liens de ce qui précède avec la traduction. On tâchera d'abord d'illustrer le phénomène de l'acculturation dans le contexte des traductions arabes du Moyen-Age. En effet, le II^{ème} et III^{ème} siècle de l'Hégire voit l'établissement d'un empire centralisé, avec un projet culturel à vocation universelle et de caractère syncrétiste ouvert sur les civilisations anciennes (l'Inde, la Perse, la Grèce).

Ce qui a le plus assuré le prestige du Califat abbasside au regard de la postérité, c'est son extraordinaire développement intellectuel et scientifique perceptible dès la fin du VIII^{ème} siècle et confirmé jusqu'à la fin du XI^{ème} siècle.

Phénomène **d'acculturation réciproque** : Les Arabes jusqu'alors peu portés à la spéculation scientifique et ne pratiquant que des genres littéraires limités (poésie) ont eu accès à des domaines nouveaux, notamment par le biais des traductions. Par surcroît, ils ont adapté leur langue qui est devenue, outre son rôle de véhicule religieux, un instrument de culture. Des peuples non-arabes ont apporté leur héritage intellectuel et culturel, adopté l'arabe et contribué à faire progresser cette langue. Ce phénomène d'acculturation réciproque n'a pas été toujours bien perçu par les linguistiques et grammairiens attachés à la pureté de leur langue et hostiles à tout terme étranger :

"واجتمعت فيه الألسنة المتفرقة، واللغات المختلفة، ففشا الفساد في اللغة العربية، واستبان منها في الاعراب الذي هو حليها، والموضح لمعانيها"⁽¹⁾.

La situation propre à la traduction à cette époque était une situation "frontalière" entre deux langues (grecque/arabe), deux cultures, deux époques. Rappelons à cet égard que certains textes d'Aristote ne se sont transmis à l'Occident qu'à travers les traductions arabes.

La première génération des traducteurs syriaques connaissant le grec mais maîtrisant mal l'arabe, a produit des traductions non conformes au génie de la langue (phase de **collision**). D'où le style opaque, la tendance au calque où l'on cherchait surtout la correspondance entre termes (traduction quantitative) sans chercher à traduire une phrase compréhensible (traduction du sens), au point que les traducteurs qui ignoraient le sens d'un terme grec se contentaient de le transcrire phonétiquement, laissant au lecteur le soin d'élucider le sens. Ce qui a poussé le grammairien Abu Saïd As-Sirafi à dire :

"ترجموا لغة هم فيها ضعفاء ناقصون بترجمة أخرى هم فيها ضعفاء ناقصون"⁽²⁾.

Ibn Hazm lui-même critique les traducteurs en ces termes :

(1) انظر : أبو بكر محمد بن الحسين الزبيدي، طبقات النحويين واللغويين، الطبعة الأولى ١٩٥٤، مصر.

(2) أبو حيان التوحيدى : الامتناع والموانسة - (القاهرة).

"عمدوا الى اغماض الالفاظ وتعويرها وتخشين المسلك نحوها"

A cela, on pourra objecter qu'il s'agissait la plupart du temps de traductions indirectes (grec/syriaque/arabe) avec les complications extrinsèques qu'elles supposent, outre la déperdition du sens qui pouvait en résulter. Néanmoins, elles ont eu le grand mérite de préparer le terrain pour la deuxième génération des traducteurs.

Il a donc fallu attendre Hunayn Bin Ishaq pour voir éclore une remise en cause fondamentale des premiers traducteurs. Hunayn part de l'idée qu'un travail exégétique systématique est nécessaire pour remplacer tous les termes grecs par des termes arabes. Par ailleurs, maîtrisant bien l'arabe et connaissant le grec et le syriaque, il entreprend la révision des traductions et abandonne la servilité au profit de la traduction du sens. Par la suite, Hunayn et ces disciples se fixent une double mission : donner une traduction correcte des textes originaux et appliquer aux notions nouvelles (notamment en philosophie) des mots appropriés.

C'est d'abord dans l'arabe qu'ils ont puisé des termes nouveaux et formé des néologismes. Lorsque ceux-ci faisaient défaut, ils empruntaient à d'autres langues. A cet égard, les traducteurs ont joué un rôle important dans la formation du vocabulaire scientifique arabe. Leur œuvre est considérable sur ce plan et a permis d'initier à la pensée d'Aristote toute une classe de la société musulmane et de poser les fondements d'une grande culture à vocation syncrétiste (phase de syncrétisation/collusion).

On assigne ainsi à la traduction un objectif noble : transmettre les connaissances, établir des ponts entre les cultures, permettre aux hommes de progresser.

Mais comment se fait-il alors qu'il y ait tant de malentendus autour de l'opération traduisante? Pourquoi les traductions sont-elles tant décriées? Sans doute parce que ceux qui s' donnent à cette tâche ne sont pas tous d'accord sur sa conception. A lire certains textes, on comprend que l'acte de traduire est toujours conçu à partir de la langue

pour revenir à la langue et chercher à établir les relations linguistiques adéquates entre texte original et texte traduit.

Or, le débat entre le contenu et l'expression verbale qui le véhicule ne date pas d'aujourd'hui. Jahiz est certainement le premier penseur arabe chez qui on trouve une réflexion complète sur le rapport entre la représentation du discours et sa fonction. Le discours (الكلام), selon lui, est la manifestation opératoire (المظهر العملي), le moule adéquat qui permet d'actualiser la langue; il est nécessairement soumis à une conjugaison de facteurs : l'interlocuteur (ou destinataire), la situation qui a engendré le discours et tout ce qui relie ces éléments extralinguistiques : "الملاءمة بين المقام والمقال"

La traduction telle que nous la concevons se situe également au niveau du discours, autrement dit de la communication humaine en général. Son objectif est justement d'établir un lien communicatif au niveau du **sens** entre le locuteur et son destinataire. Le **sens** ne peut découler que du discours qui est la somme d'éléments linguistiques et extralinguistiques, à savoir : le contexte, les circonstances dans lesquelles est prononcé le discours, le lieu, les interlocuteurs, les connaissances partagées.

A titre d'exemple, nous donnerons une phrase prononcée hors contexte puis en contexte pour voir que sa traduction n'est pas du tout la même dans les deux cas. Ainsi :

"Rendez-vous cet après-midi dans la salle de travail".

موعدنا بعد ظهر اليوم في غرفة العمل.

Par contre, s'il s'agit d'une phrase prononcée par une sage-femme à l'adresse d'une femme enceinte, la traduction devient :

موعدنا بعد ظهر اليوم في غرفة العمليات.

Conclusion : dans toute communication, il y a accommodation, le contenu se développe et s'accommode à mesure que le savoir extralinguistique se partage.

Grâce à son savoir général, linguistique et thématique, le traducteur attribue un **sens** à un **énoncé** tel qu'il s'inscrit dans la dynamique du discours.

La langue, quant à elle, est un instrument de communication, le produit social d'une communauté linguistique liée par le vécu et l'histoire partagée. Tandis que le discours est plutôt la réalisation individuelle de la langue considérée comme une nomenclature dotée au départ d'un certain nombre de compétences qui sont les mêmes pour toutes les langues (dérivation, composition, calque, emprunt...), un système en quelque sorte bien hiérarchisé, où les enchaînements et les emboîtements sont dans des rapports relationnels.

Les exemples qui suivent illustreront la différence entre langue et discours : ainsi ce titre du journal *Le Monde* daté du 17/3/1995 : "la diplomatie américaine chahutée par l'informatique". Cet exemple appartient au discours parce qu'il s'agit d'une utilisation inédite de la langue, qui crée justement un effet sur le lecteur par le choix imprévisible du verbe chahuter.

De même en arabe, ce titre du journal économique "الاقتصادي" de mars 1994? "من يجفف دموع "شركات السلاح؟" met en relation une sécrétion humaine "دموع" et une entité inanimée "شركة".

Enfin, cette métaphore utilisée par Monsieur Federico Mayor, Directeur de l'UNESCO, à l'ouverture du colloque : "Et le développement?" du 18 juin 1994 : "On peut en effet recevoir l'aide au développement comme le don miraculeux qui va transformer **toutes les citrouilles en carrosses...**".

Discours qui ne relève pas du simple lexique mais fait allusion au patrimoine culturel d'une civilisation (Cendrillon, les contes de Perrault) et sollicite du traducteur un savoir partagé avec l'auteur.

A l'inverse, traduire au niveau de la langue donnera des résultats diamétralement opposés. Ainsi, ces exemples trouvés dans la presse arabe⁽³⁾ :

الانكليز يريدون الحصول على الزبدة وثمانها معا.

Les Anglais veulent le beurre et l'argent du beurre.

النداء الجنسي Sex appeal

ولدى الوهلة الاولى، يبدو كل شيء بسيطا وتبدو "بطاريات" المعونة مثيرة.

A première vue, tout paraît simple et la batterie des aides impressionnante

خبراء بروكسل لا يعرفون الأرض جيدا.

Les experts de Buxelles connaissent mal le terrain

ستكون الفاتورة كبيرة والنتائج الايجابية الاولى بعيدة.

La facture sera lourde et les premiers résultats positifs longs à se produire.

Pour les auteurs de ces phrases, traduire consiste à convertir ou transcoder les termes de la langue source dans la langue cible, sans se conformer à ce que peut dire ou ne peut dire la langue. Il est évident que ce type de traduction dérouté le lecteur arabophone parce qu'il viole la règle selon laquelle la conjonction d'unités sémantiques doit fournir un message global. En traduisant ainsi, on attribue aux mots une importance plus grande qu'au sens général du contexte et on ne lève pas les ambiguïtés inhérentes au texte.

Or, les mots sont par nature polysémiques et virtuels : ainsi "MAISON" recouvre beaucoup de notions, selon que l'on parle d'un lieu d'habitation, de la maison mère, de la tarte maison et d'autres.

(3) Les exemples de la presse arabe sont tirés du Monde Diplomatique dans sa version arabe et de la revue "الاقتصاد والاعمال".

Tandis que le sens est le vouloir-dire de l'autre actualisé dans un discours. Il est, par conséquent, monosémique.

Pour saisir, le traducteur a besoin d'interpréter le texte, de mobiliser ses connaissances, de connaître le sujet dont on parle puisque le texte contenant une grande part de non-dit, est elliptique. **Ce que le traducteur perçoit du sens est fonction de ce qu'il sait.** Pour combler le non-dit, le traducteur doit être actif. tandis que la traduction/transcodage est une opération passive qui ne sollicite aucun effort. Elle se résume à une étude contrastive des termes.

Je dirai donc que la traduction passive ou transcodage correspond à la collision entre les deux langues (langue source, langue cible) alors que la traduction du sens correspondrait, elle, à la collusion ou complicité entre **deux textes équivalents.**

Ceci nous amène à poser le problème de la littéralité en termes de fidélité. La fidélité a longtemps été liée au problème d'intraduisibilité. Elle est l'objection **préjudicielle** chez Ladamir. Les arguments sur l'intraduisibilité sont généralement fondés sur la différence des cultures et des langues en présence et sur le reproche fait à la traduction de ne pouvoir "être identique" à l'original.

Dans les "Belles Infidèles", Mounin parle de deux façons de traduire selon les textes :

- 1 - Traduire de telle sorte que le texte ait l'air d'avoir été directement pensé puis rédigé en français.
- 2 - Traduire "mot à mot" de façon à ce que le lecteur ait toujours l'impression de lire le texte avec les formes originales (sémantique, morphologique, stylistique) de sorte qu'il n'oublie jamais qu'il lit en français un texte qui a d'abord été rédigé dans une autre langue⁽⁴⁾.

(4) Georges MOUNIN : *Les Belles Infidèles*, Paris 1955.

L'analyse de la fidélité devrait éclairer la question de l'intraduisibilité sous un autre aspect : qu'est-ce qui relève du traduisible et du non-traduisible?

A mon sens, ce qu'il importe de voir ce n'est pas cette servilité qui rendrait de toute façon le texte opaque en langue cible mais d'analyser la fidélité comme devant être le lien privilégié entre deux textes et à fortiori entre deux cultures.

Antoine Berman définit ce rapport comme étant "unique en son genre. Aucun autre rapport, d'un texte à l'autre, d'une langue à une autre, d'une culture à une autre ne lui est comparable. Et c'est justement cette unicité qui fait l'épaisseur signifiante de la traduction"⁽⁵⁾.

Ainsi, le rapport entre deux textes signifie ni plus ni moins que la fidélité se situe au niveau du sens (le rémanent, l'invariant, le traduisible) et non au niveau de la langue qui doit rester à l'état de non-conscience et relève de l'intraduisibilité, (Théorie du sens de l'ESIT).

Le sens, quant à lui, outre son caractère monosémique, s'enrichit de l'implicite du texte, de l'effet stylistique, du connotatif, du délibéré ou du non-délibéré de l'auteur.

Ainsi, lorsque dans la presse anglosaxonne, on parle de "territoires" en faisant référence aux territoires occupés, on laisse suggérer que cette omission est quelque part légitime du point de vue international. De même parler de "tireur" pour désigner le meurtrier d'un prisonnier palestinien est délibéré de la part de son auteur parce que ce terme est froid, impersonnel et dénué de toute condamnation morale.

Le sens englobe tous ces paramètres et se laisse découvrir. D'où l'existence de plusieurs traductions d'un même texte motivée sans doute par le souci de **qualité** corollaire à la fidélité.

(5) Antoine BERMAN : *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, 1984.

Tout le monde s'accorde plus ou moins sur le fait que la traduction littérale est impossible en raison de la différence multiforme des langues (lexique, syntaxe, stylistique). Comme dit Jean Delisle⁽⁶⁾. "Le traducteur n'est pas un eunuque commis à la garde des mots". Partant de ce constat, la fidélité peut s'analyser aussi en termes de finalité de la traduction : quel est l'objectif d'une traduction? Quel est le lien entretenu avec le lecteur, le milieu et l'époque auxquels est destinée la traduction?

Permettre la transition en douceur des objets de la connaissance sans renier l'héritage de la culture d'origine : tel semble être la dimension socio-culturelle de la traduction, à côté de sa dimension personnelle fondamentale. Elle rejoint l'avis de Sh. Al-Khoury, expert auprès de la Section de traduction de l'ALECSO, sur les qualités requises d'un traducteur auquel j'adhérerai en guise de conclusion :

إن الترجمة ليست تنكرا للموروث من الثقافة بل هي إغناء له وليست انسلخا من الأصالة بل هي تأصيل الجديد. إن مثقفا لا يعيش عصره ولا يؤمن بالتعاون والتواصل بين البشر ولا يتمتع بفكر منفتح خلاق لا يستطيع أن يكون مترجما بل لا يقدر أن يكون قارئاً ومستفيداً⁽⁷⁾.

(6) Jean DELISLE : *Le froment du sens, la paille des mots*, in *Etudes Traductologiques, lettres Modernes*, Minard, Paris 1990.

(7) أنظر : شحادة الخوري، تعريب التعليم العالي وصلته بالترجمة والمصطلح، اللسان العربي.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1 - Ballard Michel, *La Traduction Plurielle*, Presses Universitaires de Lille, 1990.
- 2 - Eco Umberto, *Les limites de l'interprétation*, Grasset, 1992.
- 3 - Lederer M. et Seleskovitch D., *Interpréter pour traduire*, Didier érudition, 1984.
- 4 - Seleskovitch D., *Vision du monde et traduction*, in *Études de Linguistiques Appliquées*, 12, Didier, 1973.
- 5 - 1947، الجاحظ، كتاب البيان والتبيين - القاهرة، 1947